

Journée d'Etude du LEMME

La médiation : un concept pour problématiser des pratiques

Université de Liège, 27 avril 2017

La médiation animale, un concept fourre-tout ?

Véronique Servais et Bénédicte de Villers

Depuis quelques années maintenant, Véronique et moi nous intéressons à ce qui s'appelle de plus en plus fréquemment la « médiation animale ». En quelques mots, disons que cette appellation de « médiation animale » regroupe un **certain nombre de pratiques**, assez disparates, mais qui ont tout de même en commun d'être des pratiques qui associent des animaux à une démarche d'aide et/ou de soins.

L'appel à la contribution des animaux, dans ces contextes d'aide et de soins, se fait en fonction d'**objectifs** qui peuvent être différents les uns des autres. Il peut s'agir d'objectifs fonctionnels, d'apprentissage et d'éducation, ou encore d'objectifs thérapeutiques. Des objectifs simplement occupationnels, ludiques, ne sont pas à exclure non plus. Selon les cas, donc, il peut s'agir, par exemple, de rendre possible l'accomplissement de certains gestes ou l'adoption de certaines postures, de réaliser certains apprentissages, de favoriser le bien-être, la distraction, ou encore d'inscrire les animaux dans une démarche plus large à visée thérapeutique

Une grande **multiplicité de « publics cibles »** est à noter également. Là où l'équitation adaptée et le chien d'assistance (par exemple pour personne aveugle) s'adressent principalement à des personnes qui présentent un handicap physique, les pratiques de médiation animales sont susceptibles de concerner des personnes présentant des profils ou des difficultés variés : citons, par exemple, et sans nullement viser l'exhaustivité, des enfants autistes, des personnes en souffrance psychologique, des personnes âgées et esseulées, des enfants avec des troubles de comportements, des personnes souffrant de démence, des détenus de prison, des patients psychiatriques en institutions, etc.

Cette entrée en matière, extrêmement générale, nécessite de situer plus avant la notion même de « médiation » qui forcément recouvre elle aussi des acceptions très différentes.

Pour désigner toutes ces pratiques, on utilise couramment la **notion de « médiation »**. Celle-ci est toutefois, le plus souvent, employées dans **son sens faible de « maillon » ou de « lien »**. L'animal serait celui qui permet de faire lien avec le patient, par exemple dans le cas d'un patient très retiré qui refuse le contact avec le thérapeute. Il serait aussi **le relai** permettant d'aller chercher chez un patient des ressources ou des mobilisations qu'un thérapeute n'arrive pas à atteindre, par exemple des souvenirs ou une mobilisation émotionnelle. L'idée est donc que l'animal aide à atteindre ceux qui se situent hors d'atteinte, pour les faire venir ensuite dans notre monde humain. L'animal permettrait ainsi de faire contact avec un patient en des zones qui sont difficiles d'accès quand on n'a pour seul outil que la parole. Présentées ainsi, les choses ont l'air d'être très linéaires : le thérapeute utilise l'animal

comme un être vivant **qui sera porteur de sa volonté** pour atteindre des zones sensibles chez un patient : pour le faire rire ou sourire, pour l'attendrir, pour créer une relation de confiance, etc. **En termes médicaux on dirait que l'animal est alors une sonde, une prothèse thérapeutique** qui va là où l'humain ne peut aller. Comme on le voit, le terme « médiation » est utilisé ici dans son sens le plus trivial de « relai ». En tant que thérapeute ou qu'intervenant, nous déposons ainsi dans les animaux une part de nos intentions et nous leur confions la tâche de suppléer à nos impuissances.

Mais il existe une autre manière de voir les choses, plus complexe. **La métaphore n'est plus celle de la sonde ou du relai mais celle de l'écotone.** L'écotone, en termes biologiques, est un écosystème qui relie deux écosystèmes différents. L'exemple type en est l'écosystème côtier, qui relie et sépare un écosystème marin d'un écosystème terrestre. L'écotone ne possède ni les caractéristiques de l'un, ni celles de l'autre. Il n'est ni le produit de l'un ni celui de l'autre mais possède sa propre autonomie. Il est un écosystème vivant et complexe qui met en relation, établit des correspondances, démultiplie les zones de contacts et établit une compatibilité entre mer et terre. Il rend commensurables deux écosystèmes auparavant incommensurables. **Appliquée aux pratiques associant l'animal, cette métaphore suggère que l'animal aide le patient et le thérapeute à imaginer et construire une aire associative commune** : il démultiplie les zones de contact et les chemins possibles entre eux ; sa présence introduit des ruptures qui rendent moins probables les chemins relationnels habituels et en profile d'autres, plus improbables. Là se trouve la **dimension de surprise, mais aussi de créativité, du travail avec des animaux.** La métaphore de l'écotone est spatiale plutôt que linéaire. Elle laisse penser que travailler avec des animaux entraîne le thérapeute et le patient vers ce que le pédiatre et psychanalyste Winnicott appelait « **l'aire intermédiaire** », un espace où règne une certaine tolérance à l'égard du paradoxe et de la contradiction. Celle-ci forme la base indispensable à tout travail thérapeutique.

Dans un ouvrage très original dans lequel il reprend la question des médiations techniques, le sociologue Emmanuel Belin (2002) nous propose de considérer les techniques comme insérées dans des logiques dispositives qui ont pour propriété de **rendre la réalité extérieure commensurable avec notre réalité psychique.** Lorsqu'aucune commune mesure ne semble exister entre la réalité extérieure et ma réalité intérieure, quand aucune correspondance ne semble pouvoir être trouvée, l'angoisse surgit. Inversément c'est l'ennui qui menace lorsque la logique qui prévaut aux correspondances entre le dedans et le dehors, entre les attentes et ce qui est trouvé, rend la réalisation de ces attentes prévisible, régulière et automatique. Pour E. Belin, les dispositifs de médiation modifient la teneur de l'expérience humaine en déplaçant le curseur de la vraisemblance, en modifiant la probabilité des correspondances entre la réalité intérieure et la réalité extérieure. **Les médiations techniques nous donnent prise sur le monde en aménageant autour de l'individu des environnements plus ou moins bienveillants qui augmentent ses compétences ou au contraire densifient une réalité trop routinière.**

Le cadre que nous souhaitons élaborer, pour mieux comprendre comment il se fait que des animaux puissent être thérapeutiques, intègre la sociologie des espaces potentiels à la réflexion sur les techniques du préhistorien Leroi-Gourhan et de l'ethnologue Marcel Mauss.

Par ailleurs, l'usage aujourd'hui prégnant du terme de « médiation », en matière de pratiques de soins ou d'aide qui en appellent à la contribution des animaux, nous intéresse particulièrement parce ce terme de vocabulaire permet, en effet, d'établir des liens avec une réflexion sur la **technique** en tant que telle. Ces pratiques de médiation, me semble-t-il, peuvent s'inscrire dans l'horizon de ce que Leroi-

Gourhan nommait le « **milieu technique** », le « mi-lieu », cet entre-deux qui assure la rencontre, la mise en relation d'un vivant et de son monde. C'est dire, en autres termes, que le débat se rattache à un niveau d'enjeux assez généraux, aussi bien humains qu'animaux, qui concernent les formes et les médiations instituées, par les uns et par les autres, pour aborder le **problème** de leur insertion dans le monde (Bidet, 2007). Notons qu'ici, la notion de « problème » ne renvoie pas un ensemble de prémisses et de solutions, mais à l'incertitude, à l'indétermination des rapports entre activités humaines ou animales, et leur milieu environnant (de Villers, 2016).

Si l'on accepte de procéder à un très bref détour par la perspective du paléontologue et ethnologue André Leroi-Gourhan, l'on se rappelle que, pour lui, la technique est à situer au sein même du mouvement évolutif de la vie. **L'activité technique** ressortit d'une *orientation générale de la vie*, qui va dans le sens d'une autonomie croissante des systèmes organiques par rapport à leur environnement. Dans le même temps, cette activité tend à *s'extérioriser*, à prendre forme sur une scène sociale. Leroi-Gourhan conçoit ainsi des *tendances* techniques, cad des formes d'organisation et d'évolution de la matière elle-même, (de Villers, 2010 : 28).

Ce qui peut être intéressant de noter à cet endroit, c'est que la technique conçue comme *tendance*, de même le corps humain comme *moyen technique*, tout cela suppose des mécanismes propres d'*intégration* (d'éléments nouveaux), de *stabilisation* (des pratiques et des usages), et des mécanismes de *conservation* (ou de mémoire). Bref, cela augure d'une tendance à la « systématisation », qui dépasse très largement le schéma commun de la fabrication ou de la *poièsis*, entendues comme production d'une forme à partir d'un *eidōs*, d'un concept, d'une idée, d'une intention (de Villers, 2010 : 29). En réalité, cette pensée de la technique coupe court à toute tentative d'interpréter la technique en termes « spiritualistes », idéalisés ou abstraits, ainsi qu'en termes de maîtrise.

En clair, Leroi-Gourhan invite à penser simultanément l'*enracinement* de la technicité dans une dynamique biologique, naturelle, tout autant que son *extériorisation* et son émancipation sur une scène sociale (de Villers, 2010 : 131). Comme d'autres types de médiations (signes/mots ou règles/usages), les outils s'interposent entre le vivant et le monde. Ces médiations tendent à s'organiser, à se stabiliser et à se développer en systèmes autorégulés, autonomes, autofinalisés. Ce faisant, ils prennent ainsi l'allure de *systèmes* techniques, symboliques et institutionnels, qui, tout à la fois autonomes et interdépendants, deviennent ardu à distinguer, tout enchevêtrés qu'ils sont les uns dans les autres (Tinland, 1997 : 184-185).

Dans une telle perspective, il devient impossible de réduire l'outil à quelque chose qui intervient de façon contingente au service d'une volonté humaine, soucieuse d'atteindre une finalité qu'elle a projetée. De même, il devient difficile de ne pas voir que les conséquences du caractère intermédiaire des moyens techniques, dépassent toujours, et de très loin, la production des effets attendus.

*

Concernant la médiation animale, les pratiques de soins et/ou d'aide qui associent les animaux, que veut-on signifier lorsqu'on affirme que l'animal choisi vient occuper une **place de « médiateur »**, d'intermédiaire, voire, pour être un peu polémique, **une place d'« outil »** ? (notons-le au passage, ce terme d'outil soulève la question de l'instrumentalisation de l'animal : le modelage technique de sa participation d'un côté, mais aussi son exploitation).

Sans doute l'idée est que l'animal (le cheval, le chien, le dauphin, etc.), occupe lui aussi une **position d'intermédiaire** entre un intervenant ou un soignant, et un patient ou un usager. En ce sens, on peut dire qu'il vient soutenir, voire *faciliter* le processus de mise en relations, d'échanges, **entre les deux protagonistes**. Pendant un certain temps, d'ailleurs, les pratiques de soins avec animaux usaient volontiers du terme de « thérapie *facilitée* par l'animal » ; sauf que cette appellation risquait de réduire le champ d'intervention à la celui de la thérapie – et donc risquait d'exclure ce qui relevait, par exemple, de la réhabilitation fonctionnelle, de l'éducatif, de l'occupationnel ou du récréatif.

Cela dit, ne perdons pas de vue l'importance de la métaphore « spatiale », comme l'a indiqué Véronique, au moyen de laquelle il est possible de penser à la rencontre humain/animal comme à une « zone intermédiaire » qui peut venir démultiplier, de façon non préétablies, les zones et les trajets de contact entre eux. Ici, prévaut l'idée que ces rencontres humanimales favorisent les interactions entre la personne bénéficiaire **et son monde de vie**, augmentent les potentialités *d'emprise efficace* sur son monde, de même que les possibilités *de compréhension* de l'environnement et *d'interaction* avec de celui-ci.

Cette idée contredit, me semble-t-il, l'optique « spiritualiste » déjà évoquée, selon laquelle l'outil, en général, serait la concrétisation d'une idée, d'un « eidos » conçu par l'homme, mais aussi la perspective selon laquelle l'animal, produit de divers façonnements sélectifs, seraient également la matière passive sur laquelle l'homme aurait imprimé sa marque. Cette dernière perspective, Donna Haraway n'hésite d'ailleurs pas à la qualifier d'ailleurs de « narcissisme technophile humaniste » (Haraway, 2010 : 40). Enfin, la métaphore spatiale, et l'horizon indéterminé qu'elle ouvre, contredit l'idée inverse, selon laquelle l'animal pourrait mécaniquement « restaurer l'âme humaine », et qui, selon Haraway toujours, relève d'une névrose qualifiable de « narcissisme cynophilique » (Haraway, 2010 : 41).

En se référant à l'idée d'« écotone » ou à celle de « milieu technique », il y a place (au sens littéral), me semble-t-il, pour penser l'animal dans sa dimension de tiers, pétri d'altérité, et la rencontre humain/animal dans les termes d'un « compagnonnage » (Haraway, 2010) incertain, constitué de malentendus et de tentatives plus ou moins maladroites pour habiter un monde intersubjectif. Le compagnonnage correspond à l'idée qu'humain et animal puissent devenir « autre chose » à la faveur de leur fréquentation mutuelle (Michalon, 2014 : 189) : quelque chose d'indéfini, qui échappe à un plan idéal et causaliste préétabli.

Notre hypothèse est dès lors qu'à la faveur de cette position d'altérité, l'animal puisse constituer un « levier thérapeutique » particulier, rendre possible un « déclic » (de Villers, 2013), favoriser les conditions d'un « changement d'état » (Carnet Saint-Martin, décembre 2014) pour des patients, comme le disent des intervenants de médiation que j'ai pu rencontrer. On le voit, le terme de « médiation animale » fait la part belle à une « qualité spécifique de l'animal sans en faire en thérapeute » (Michalon, 2014 : 194) – problème que pouvait poser l'appellation anglo-saxonne initiale de « pet-therapy » qui laissait entendre que l'animal lui-même était en quelque sorte thérapeute (Levinson, 1969) ou thérapeutique en soi (Beck & Katcher, 1984).

Enfin, il me paraît intéressant de noter que ce recours à un vocabulaire technique, pour décrire en partie la consistance des pratiques de médiation animale, et notamment son « extériorisation », son organisation sociale, et sa systématisation, me paraît pertinent pour donner un statut au fait qu'autour

des animaux sollicités, et avec eux, s'inventent, se stabilisent et s'organisent des pratiques qui peuvent **s'énoncer, se partager et se transmettre** :

- Depuis les années 60-70, ces « pratiques de soins par le contact animalier » (Michalon, 2014) **s'énoncent** – quoiqu'elles s'énoncent diversement, on le verra rapidement. Elles s'énoncent d'abord au titre de « témoignages » d'initiatives survenues quasi « inopinément » (Levinson, 1962 : Corson & Corson, 1975 ; Lee, 1984) ; ensuite, dans les années 80 et suivantes, elles s'énoncent dans des contextes médicaux où l'on attend une démonstration rigoureuse et scientifique des « effets » positifs, thérapeutiques, produits par ces pratiques, et même plus, *par les animaux* eux-mêmes. Nous sommes ici dans un contexte de valorisation des approches médicales basées sur les preuves (*Evidence Based Medicine*). Progressivement, cela dit, elles s'énoncent également comme « manières de faire » distinctes des pratiques médicales strictes, et valorisent alors des savoir-faire et savoir-être infirmiers ou psychothérapeutiques. Dans ces conditions, c'est l'animal comme *individu*, et comme *personnalité* distincte de celle de ses congénères, qui peut être valorisé. En outre, l'intervention de l'animal est dès lors située dans un contexte (Servais, 1999a, b) ; comme le montre Véronique, à différents endroits de son œuvre, on assiste alors à un « changement de paradigme » et au passage du « paradigme des effets » vers un « paradigme de relations » (Delfour & Servais, 2012 ; Servais & Millot, 2003) – ce que pour ma part j'ai traduit en « passage d'un paradigme du traitement à un paradigme d'accompagnement » (de Villers, 2013, 2016).
- Ces pratiques de médiation animale, outre le fait qu'elles s'énoncent, se stabilisent suffisamment pour pouvoir **se partager**. Des groupes de praticiens se constituent, des fédérations voient le jour, dont l'un des objectifs, me semble-t-il, est de faire contrepoids au contrôle médical accru des milieux de soins : au moment où le modèle de la « médecine par les preuves » s'impose, où les personnes prises en charge sont catégorisées selon des critères essentiellement statistiques (fréquence des troubles), où les projets de soins et activités de soins deviennent légitimes si elles sont formalisés en termes d'objectifs et d'effets mesurables, à ce moment-là, donc, les pratiques de médiation animale peuvent être utilisées comme un moyen de proposer « autre chose », et deviennent ainsi, par exemple, une façon parmi d'autres de valoriser des questions de sens, de liens et de relations. À titre d'exemple, je songe à une formalisation singulière de projet par une équipe de nursing, qui valorise l'intervention animal au niveau du *care* (plutôt du *cure*), donc au niveau des dimensions informelles des soins (compléter ?)¹. Accompagné d'animaux, le soin, au double sens de « care » et de « cure » a tendance à se pratiquer dans les interstices, dans les « à côté » des pratiques médicales instituées. On comprend alors qu'il soit difficile d'institutionnaliser ces pratiques sans les dépouiller du même coup de leurs potentialités thérapeutiques.² C'est là un enjeu important.
- Les associations pratiquant la médiation animale prônent enfin une *professionnalisation* des pratiques, ce qui suppose une **transmission** de celles-ci (dernière dimension que je voudrais aborder ici). Leur transmission suppose une certaine **stabilisation** des pratiques : au-delà de la diversité des objectifs et des publics cibles, c'est du coup témoigner d'accompagnements médiatisés par l'animal particuliers, mais répétables, qui semblent, à chaque fois, avoir du sens

¹ « grandissement de l'ordinaire » (Boltanski & Thevenot, 1991)

² Le même problème se pose avec d'autres pratiques de soin alternatives, comme l'« Art-therapy ». On peut s'attendre à ce que, comme dans ce dernier cas, des aménagements ou arrangements pratiques soient mis en place pour éviter à la zoothérapie de devenir un dispositif *sans surprise*.

ou être pertinent pour tel ou tel profil de personnes. Cette stabilisation nécessaire à la transmission de savoirs, de compétences particulières n'empêchent pas, cela dit, que les intervenants du domaine, conscients de l'importance des personnalités (humaines et animales) qui animent un projet, revendiquent fréquemment avec force la « non-reproduction » de celui-ci hors du lieu précis où il se déploie.

Après avoir tenté d'exposer en quoi la médiation animale est intéressante à penser dans les termes d'une pensée de la technique (avec des concepts comme ceux d'outil, de milieu technique, de moyen-terme, mais aussi d'énonciation, de stabilisation et de transmission), Véronique et moi aimerions à présent nous pencher sur un but particulier de certaines de ces pratiques, à savoir **le but thérapeutique**. Nous allons tenter de comprendre en quoi les dispositifs de médiation animale peuvent inclure un potentiel de changement tel qu'il pourra être qualifié de **thérapeutique**. La définition de ce qu'est un effet thérapeutique sera celle proposée par Véronique dans son article intitulé « La relation à l'animal peut-elle devenir significative, donc thérapeutique, dans le traitement des maladies psychiques ? » (Enfance&Psy 35, 2007 : 53) :

« Nous proposons de considérer comme thérapeutique ce qui engendre des apprentissages (des changements) permettant à la personne de mieux surmonter les problèmes (quels qu'ils soient) que lui pose l'existence. Si la présence de l'animal, pour gratifiante qu'elle soit, n'entraîne aucun changement dans la manière dont la personne gère ses difficultés, on ne peut parler de thérapie. »

Pour répondre à la question de la « capacité » d'une présence animale à faire advenir des changements de type thérapeutique, il est intéressant de revenir à la notion d'*espace intermédiaire* de Winnicott, et de distinguer **deux moments** dans le processus. La distinction est un peu artificielle, mais elle permet de clarifier le propos.³ Le **premier moment** est celui de la rencontre avec l'altérité, c'est-à-dire de la confrontation avec de l'incommensurable. Selon Winnicott, la confrontation avec ce qui est différent de soi est une menace pour l'intégrité du soi, qui éprouve des difficultés à accommoder sa structure interne pour la faire correspondre aux structures extérieures qu'il rencontre. Le psychanalyste H. Searles (1977) parlerait à ce propos de l'angoisse de devenir non humain, qui peut saisir certains d'entre nous lors de la confrontation avec l'animalité. L'expérience induit, pourrait-on dire, des écarts à soi-même, avec un risque de « désagrégation » du soi. Mais ce n'est là que la moitié de l'histoire. Car **à condition d'être proposée dans un espace sécurisé**, l'altérité animale pourra aussi favoriser un travail d'intégration créatif, en mobilisant l'imaginaire. C'est le second moment, et c'est au fond là que le travail de médiation peut opérer.

C'est ainsi qu'être mis en présence d'animaux *offre*⁴ une reconfiguration du soi, par exemple par la perception de structures animales dont on ignorait l'existence dans le self, mais qui prennent forme dans l'instant, pour la circonstance, comme dans la contemplation d'un vol de grues en migration, grâce à l'intervention de l'imaginaire.

On aura compris que chacun de ces deux moments est essentiels. Pour que *quelque chose* se passe et que du nouveau soit créé, il faut sortir de la routine prendre un certain risque. Mais il faut aussi établir les conditions pour que le travail d'intégration puisse se faire, c'est-à-dire établir une certaine

³ Cette distinction respecte néanmoins la notion d'espace intermédiaire telle qu'elle a été développée par Winnicott pour rendre compte de la manière dont un bébé entre en relation avec ce qui est différent de lui.

⁴ Au sens des « affordances » de Gibson

bienveillance du dispositif de mise en présence des hommes et des animaux. Et c'est là que la dimension culturelle, la préparation matérielle et symbolique, prend tout son sens.

Pour que l'intégration l'emporte sur l'angoisse chez le patient, le clinicien doit donc mettre en place des espaces suffisamment bienveillants pour qu'il soit possible d'y accueillir la surprise, d'interrompre la routine et la répétition, sans toutefois laisser l'interaction à l'indétermination totale. Le rôle du thérapeute est évidemment ici crucial, et quand on interroge les praticiens ou qu'on observe des pratiques, on voit que l'établissement du **cadre** est cruciale, et que dans ce cadre il y a souvent une ritualisation (ou routinisation) modérée.

Il y aurait beaucoup à dire ici sur le rôle de la ritualisation dans nos rapports aux animaux, et en particulier dans la communication inter-espèces. On se contentera de préciser ici que la ritualisation garantit que « tout n'est pas possible » et qu'il existe des chemins permettant de déambuler dans le dispositif. Elle garantit une forme de sécurité matérielle autant que la sécurité affective des protagonistes, sans interdire que du nouveau soit créé. Le cadre quant à lui instaure une frontière qui extrait les activités associant les animaux de la quotidienneté. Il ne s'agit pas de dire que les activités associant les animaux sont extra-ordinaires ou qu'elles sont forcément hors du quotidien. Mais il faut marquer leur appartenance à un registre d'activité **qui s'écarte de la banalité du quotidien, dans lequel les processus de signification habituels n'ont pas cours de manière automatique**. Quand un objet du quotidien est utilisé dans un rituel, que ce soit un bol, un pilon ou n'importe quoi d'autre, il acquiert un statut particulier. C'est un peu ce que nous voulons dire ici. Pour que la nouveauté puisse surgir et que les actions, les postures et les ressentis corporels et émotionnels qui leur sont associés puissent faire l'objet d'un travail d'intégration du moi, il faut introduire des *décalages* avec l'expérience quotidienne. Mais ces décalages doivent pouvoir être « attendus » ou du moins « accueillis » à la fois prévisibles et imprévisibles. On pourrait dire que, tout comme les dispositifs d'enchantement, les dispositifs de médiation animale offrent des **promesses de surprises** (Belin). Ils permettent d'introduire ces décalages, tout en garantissant qu'une certaine régularité y sera trouvée. De garantir donc la bienveillance dispositive.

Beck, A. M. and Katcher, A. H. (1984). A new look at pet-facilitated therapy. *J. Am. Vet. Med. Assoc.*, 184, 414-421

Belin, E. (1999). De la bienveillance dispositive (Extrait de sa thèse de sociologie, choisi et présenté par Philippe Charlier et Hugues Peeters). *Hermès—Cognition. Communication. Politique*, (25), 233-242.

Belin, E. (2002). *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire* Bruxelles, Belgique : De Boeck.

Bidet, A. (2007). Le travail entre corps et technique. *Communications*, 81, 215-223.

Corson S.A. et Corson E.O., 1975. « Pet-facilitated psychotherapy in a hospital setting », in Masserman J.H., *Current Psychiatric Therapies*, New-York, Grune and Stratton, pp. 277-286.

Delfour, F. et Servais V. (2012). L'animal dans le soin : entre théories et pratiques. *ANAE : Approche neuropsychologique des apprentissages chez l'enfant*, 24 (2), 199-205

Delta Society. (n.d.). About animal-assisted activities & animal-assisted therapy. Available at <http://www.deltasociety.org/aboutaaat.htm>.

De Villers, B. (2010). *Husserl, Leroi-Gourhan et la préhistoire*. Paris, France : Petra.

De Villers, B. (2011). La présence de deux chiens dans une unité de psychiatrie ouverte pour des patients présentant des troubles psychotiques non-stabilisés. Disponible en ligne : <http://www.cp-st-martin.be/pdf/taa2011.pdf>

De Villers, B. (2013). La peur chronique des chiens chez les enfants. Une question d'empiètement de l'espace personne ? *Carnets de géographes*. Récupéré du site de la revue : http://www.carnetsdegeographes.org/archives/sommaire_05.php

De Villers, B. et Servais, V. 2013. "Living with two dogs in a psychiatric ward. Ethnography of patients/dogs interactions". Poster présenté au colloque de l'International Association of Human-Animal Interaction Organizations (IAHAIO), 13th Triennial Conference: "Humans and Animals: The Inevitable Bond", Chicago, July 19-23.

De Villers, B. (2016). Choisir un chien. Dans V. Servais (Ed.), *La science [humaine] des chiens* (p.219-248). Bordeaux, France : Le bord de l'eau.

Fossier-Varney, N. (2016) Entre humain et animal : une rencontre de l'autre et de soi dans le soin ? Dans V. Servais (dir.), *La science [humaine] des chiens* (p. 253-274). Bordeaux, France : Le Bord de l'eau.

Haraway, D. (2010). *Manifeste des espèces de compagnie*. Paris, France : Editions de L'éclat

Lee, D. (1984). Companion Animals in Institutions. Dans P. Arkow (dir), *Dynamic Relationships in Practice: Animals in the Helping Professions* (p. 229-236), Alameda, CA: Latham Foundation.

Leroi-Gourhan, A. (1943). *L'homme et la matière*. Paris, France : Albin Michel

Leroi-Gourhan A. (1964). *Le Geste et la parole*, tome 1. Paris, France : Albin Michel

Levinson, B. (1962). The dog as 'co-therapist'. *Mental Hygiene*, 46, 59-65.

Mauss, M. (1950-1936). Les techniques du corps. Dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, France : PUF.

Michalon, J. (2014). *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*. Paris, France : Presses des Mines.

Millot, J.-L. et Servais, V. (2003). Les interactions entre l'homme et les animaux familiers : quelques champs d'investigation et réflexions méthodologiques », in C. Bernard (dir.) *L'éthologie appliquée aujourd'hui. Tome 3, l'éthologie humaine* (p. 187-198). Paris, France: EDI

Servais, V. (1999a). Enquête sur le « pouvoir thérapeutique » des dauphins. Ethnographie d'une recherche. *Gradhiva*, 25, 92-105.

Servais, V. (1999b) Some comments on context embodiment in zootherapy. The case of the autidolfijn project. *Anthrozoos*, 12(1), 5-15

Servais V. (2016) Introduire des animaux dans le cabinet du clinicien. A paraître dans J. Englebert et V. Follet (dir), *Adaptation : Essai collectif à partir des paradigmes éthologiques et évolutionnistes*. Paris, France : Herman.

Servais V. (2016) *La science [humaine] des chiens*. Lormont, le Bord de l'eau

Tinland, F. (1997). *L'homme aléatoire*, Paris, France : PUF.

Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris, France : Gallimard